

À découvrir en kiosque

et sur www.pourlascience.fr



La matière connue n'est qu'une goutte d'eau dans l'Univers. De quoi celui-ci est-il majoritairement constitué ? Que sont ces étranges matière noire et énergie sombre ? Comment imaginer le début et la fin de l'Univers ? Un titre indispensable pour faire le point sur les grandes questions de cosmologie.

→ Feuilletez les premières pages sur pourlascience.fr

HISTOIRE DES SCIENCES

L'élan de Jefferson sauve la réputation de l'Amérique

Alors que les États-Unis se construisaient en tant que nation, Thomas Jefferson combattit l'image d'une Amérique dégénérée, créée par le naturaliste Buffon et ses disciples européens.

Lee DUGATKIN

Thomas Jefferson est surtout connu pour être l'auteur principal de la Déclaration d'indépendance des États-Unis (1776). Mais cet homme politique et homme d'État (président des États-Unis entre 1801 et 1809) était aussi un scientifique. Jefferson a ainsi consacré une grande partie de son énergie à discréditer une idée répandue en Europe, selon laquelle l'Amérique était une terre dégénérée. Cette dégénérescence était, disait-on de l'autre côté de l'Atlantique, évidente de par la flore, la faune et la population américaines, toutes faibles et rabougries.

Jefferson était mû par bien plus que de la fierté : avec d'autres fondateurs de la nation, il pensait que la croissance et la prospérité de leur pays dépendaient de l'issue de cette bataille. Celle-ci fut suffisamment importante pour être mentionnée lors des funérailles de Jefferson en 1826 : dans son panégyrique, le sénateur de l'État de New York compara cette campagne à une seconde proclamation d'indépendance. Comment est apparue en Europe cette idée de dégénérescence de l'Amérique ? Comment Jefferson la démonta-t-il ? Nous verrons que la bataille s'est achevée grâce à... un spécimen d'original, l'élan d'Amérique du Nord.

La croyance européenne en une infériorité de l'Amérique est issue, dans une large mesure, du naturaliste le plus influent du XVIII^e siècle, le Français Georges Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788). Auteur d'une *Histoire naturelle* en 36 volumes (de 1749 à 1789), Buffon souhaitait fournir « la description complète & l'histoire exacte de chaque chose en particulier » sur Terre. Son *Histoire naturelle* a connu un immense succès et est devenue le sujet de conversation des

salons parisiens ; elle a été traduite en anglais, en allemand et en néerlandais. L'attitude française vis-à-vis de l'Amérique est née et a été entretenue dans les cercles philosophiques qui entouraient Buffon, explique l'historien Philippe Roger en 2002 dans un essai sur l'anti-américanisme français.

La théorie de la dégénérescence

Dans les volumes IX et XIV de son *Histoire naturelle*, parus en 1761 et en 1766, Buffon soutient que la plupart des animaux – et des hommes – sont plus petits dans les Amériques que dans l'Ancien Monde à cause de conditions plus froides et plus humides. Certes, concède Buffon, les grenouilles et les insectes sont plus grands en Amérique : certaines grenouilles pèsent jusqu'à 16 kilogrammes. Mais pour lui, ces exceptions ne font que confirmer la règle de la dégénérescence : qu'y a-t-il de plus répugnant qu'une grenouille ou un moustique énormes ?

Buffon s'appuie sur quatre assertions : les animaux présents dans les deux hémisphères sont plus petits et plus faibles dans le Nouveau Monde ; les animaux qui vivent uniquement dans le Nouveau Monde sont plus petits que les espèces similaires de l'Ancien Monde ; le Nouveau Monde compte moins d'espèces ; enfin, le Nouveau Monde provoque une dégénérescence du bétail.

Les lecteurs de l'*Histoire naturelle* apprennent ainsi que les brebis élevées dans le Nouveau Monde sont « plus maigres, et les moutons ont en général la chair moins succulente et moins tendre qu'en Europe », que le Nouveau Monde n'héberge que la moitié des espèces de l'Ancien Monde et que

celles-ci constituent un ensemble hétéroclite. Buffon soutient même que la plupart des oiseaux américains ne peuvent chanter – un mensonge fondé sur un vers d'un poème de Oliver Goldsmith (1769) sur la nature sauvage de la Géorgie : « Ces bois enchevêtrés, où les oiseaux oublient de chanter. »

Après les animaux, Buffon décrit les populations indigènes. Selon lui, les Amérindiens n'ont « nulle vivacité, nulle activité dans l'ame ». Ils sont « une espèce d'automate impuissant, incapable de réformer [la nature] ou de la seconder ». Ainsi, pour Buffon, les Américains autochtones sont responsables du triste spectacle offert par le reste des occupants du Nouveau Monde. N'ayant pas réussi à apprivoiser la nature, ils n'ont pas su produire un environnement favorable à la formation de spécimens animaux plus robustes.

Buffon n'a jamais quitté l'Europe. Il s'appuie sur les publications d'histoire naturelle et sur les comptes rendus des voyageurs. Une pratique courante à l'époque : les commerçants et les missionnaires prennent des notes sur les animaux qu'ils rencontrent, en particulier les espèces inconnues. Buffon compare et synthétise ces notes. Ce système comportait des failles évidentes – des histoires invraisemblables –, ce que Buffon admettait. Par exemple, un certain Peter Kalm, envoyé par l'Académie suédoise pour étudier l'histoire naturelle de l'Amérique, a prétendu avoir vu un ours tuer une vache en la mordant, puis en soufflant dans la blessure jusqu'à ce que la vache explose et meure. Comparés à ces fictions, des rapports moins extrêmes devaient être faciles à accepter, et Buffon a utilisé nombre de telles informations comme preuve de dégénérescence dans son *Histoire naturelle*.